

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE ?

INTRODUCTION

=> IRELP, J-M Schiappa et thème

Actualité de Nietzsche :

=> **Michel Onfray - La Sagesse tragique**

La fin du socialisme - rouge sang totalitaire, rose bonbon social-démocrate - comme occasion de téléologie déplace le désir de messianisme sur le terrain religieux.

Pour ce combat d'après mur de Berlin sur les décombres des Tours new-yorkaises, Nietzsche doit reprendre du service.

=> **Yves Ledure, religieux, philosophe catholique :**

la pensée de Nietzsche est toujours aussi neuve et ouverte, elle échappe aux systèmes d'où qu'ils viennent, c'est une pensée autonome.

Il n'y a pas de doctrine ou de système nietzschéen, mais des concepts comme la "volonté de puissance", "l'éternel retour", "l'amor fati", le "Surhomme", le "Dernier homme"...

des oppositions conceptuelles : libre penseur et esprit libre, monothéisme et polythéisme

une démarche fondamentale : le "anders denken", le "penser autrement" qui caractérise l'œuvre de Nietzsche.

= chacun se retrouve dans sa réflexion, non pour s'y complaire, mais pour être renvoyé à ses propres ruptures.

La pensée nietzschéenne est donc

une pensée qui advient à chacun, mais n'identifie personne.

=> *Ainsi parlait Zarathoustra : "Un livre pour tous et pour personne".*

L'œuvre de Nietzsche

=> commence par une étude sur le sens de la tragédie grecque et se développe autour de l'annonce d'une tragédie :

> *écroulement civilisation judéo-chrétienne qui laisse place à un néant sans espoir (nihilisme).*

> *Vision pessimiste à la Schopenhauer*

> *mais contrebalancée par l'optimisme suscité par les nouveaux horizons ainsi ouverts.*

=> C'est la "bonne nouvelle" dionysiaque :

> *réinvention possible d'un monde où triompheraient d'autres valeurs et dont la genèse serait la réconciliation de l'homme avec les puissances de la vie.*

=> aborder la construction de la pensée nietzschéenne : *Naissance de la tragédie*, *Le Gai Savoir*, *Par-delà Bien et Mal*, *La Généalogie de la morale*, *Zarathoustra*.

Présentation :

I - Naissance de la Tragédie

=> du pessimisme schopenhauerien et wagnerien au pessimisme dionysien

II - Gai Savoir

=> sentiment de puissance et puissance de la vie après l'annonce de la mort de Dieu

III - Dieu peut-il mourir ?

Le sens de l'annonce de la mort de Dieu chez Nietzsche

IV - L'esprit libre

La libération de l'esprit et l'homme sculpteur de lui-même, l'homme "artistocrate"

V - Zarathoustra

L'homme de l'avenir

Conclusion

La Généalogie de la morale, le surhomme et l'Eternel retour.

I - LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE - 1871

=> première publication de Nietzsche (26 ans, professeur de langue et de littérature grecques à Bâle)

> Titre complet : *La Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique.*

> préface à Richard Wagner, son *ami hautement vénéré*, rencontré 3 ans auparavant.

> écrit après la guerre franco-prussienne de 1870

> engagé volontaire, sert très brièvement comme infirmier (neutralité de la Suisse où il vit).

=> ***La Naissance de la tragédie* est consacrée à l'esthétique, à la sensibilité artistique.**

> Nietzsche associe esthétique et existence

> édition de 1886 (15 ans après) = ajout du sous-titre : *Hellénité et pessimisme.*

Pessimisme < influence récente de Wagner + Schopenhauer (*Considérations intempestives III - Schopenhauer comme éducateur - 1874*).

l'essence de la vie, c'est la douleur, la souffrance, l'ennui

=> attitudes possibles :

> au mieux le renoncement assumé (*amor fati*), (nirvana, contemplation esthétique)

> majoritairement la servitude acceptée,

> au pire la tromperie, la ruse.

=> la condition humaine ne peut connaître aucune transformation positive

=> Onfray et définition sommaire (*Monde des Livres*) du Surhomme :

[C'est celui] *qui connaît la nature tragique du réel et sait que, dans un monde où la volonté de puissance domine, il n'y a guère de place pour la liberté ; qui, sachant ce déterminisme inéluctable, y consent ; et qui, forme parachevée de la surhumanité, finit par aimer son destin – « amor fati » dans le vocabulaire du philosophe.*

Nietzsche face au pessimisme désespéré de Schopenhauer et pour le "dépasser" en appelle à

l'héroïsme des premiers Grecs qui :

> affrontent l'existence,

> esthétisent la vie pour mieux la supporter,

i.e. en la présentant sous la forme sublimée, idéalisée de l'œuvre d'art.

L'œuvre d'art tragique rend la vie digne d'être vécue (NT § 3) :

3 : *Quiconque, ayant au cœur une autre religion, approche de ces Olympiens, en quête d'élévation morale, de sainteté, d'immatérielle spiritualité, et cherche en leurs regards l'amour et la pitié, devra bientôt se détourner d'eux, irrité et déçu. Ici, rien ne rappelle l'ascétisme, l'immatérialité ou le devoir : c'est une vie exhubérante, triomphante, dans laquelle tout, le bien comme le mal, est également divinisé. Et devant ce fantastique débordement de vitalité, l'observateur demeure interdit et se demande à quel philtre enchanté ces hommes follement joyeux ont pu puiser cette vivifiante ivresse, pour que, de quelque côté qu'ils regardent, leur apparaisse Hélène au doux sourire « planant comme le voluptueux symbole », l'image idéale de leur propre existence. Cependant, nous devons crier à ce contemplateur désenchanté : « Ne t'éloigne pas ; mais écoute d'abord ce que raconte la sagesse populaire des Grecs au sujet de cette vie même, qui se déroule devant toi avec une aussi inexplicable sérénité.*

=> Le roi Midas et Silène, compagnon de Dionysos :

une anecdote / pessimisme, Volonté hellénique

le roi Midas poursuivait longtemps dans la forêt le vieux Silène, compagnon de Dionysos, sans pouvoir l'atteindre. Lorsqu'il eut enfin réussi à s'en emparer, le roi lui demanda

quelle était la chose que l'homme devrait préférer à toute autre et estimer au-dessus de tout. Immobile et obstiné, le démon restait muet, jusqu'à ce qu'enfin, contraint par son vainqueur, il éclata de rire et laissa échapper ces paroles :

« Race éphémère et misérable, enfant du hasard et de la peine, pourquoi me forces-tu à te révéler ce qu'il vaudrait mieux pour toi ne jamais connaître ? Ce que tu dois préférer à tout, c'est pour toi l'impossible : c'est de n'être pas né, de ne pas être, d'être néant. Mais, après cela, ce que tu peux désirer de mieux, — c'est de mourir bientôt. »

Nietzsche :

Pour pouvoir vivre, il fallut que les Grecs, poussés par la plus impérieuse des nécessités, créassent ces dieux ; (...) Comment ce peuple aux émotions si délicates, aux désirs si impétueux, ce peuple si exceptionnellement idoine à la douleur, aurait-il pu supporter l'existence, s'il n'en avait contemplé dans ses dieux l'image plus pure et radieuse.

Avec la Volonté hellénique

[<= Schopenhauer : ce qui est au-delà de la représentation du miroir olympien qui avait pour rôle de transfigurer aux yeux des Grecs leur propre image]

Nietzsche conçoit le tragique comme un "pessimisme de la force", des forts, un "pessimisme dionysien" (pessimisme classique).

=> ce qui donne la conception nietzschéenne de l'art sur les plans philosophique, ontologique et éthique:

=> sur le plan philosophique :

Rappel de la conception de Hegel :

l'avenir de l'art réside dans l'esthétique, i.e. dans la philosophie des beaux-arts qui a pour objet *le vaste empire du beau* ;

L'art est la manifestation sensible de l'Idée

=> unité de l'existence et du concept, l'Être en soi : *Tout ce qui est réel ne l'est que pour autant qu'il contient et exprime l'Idée* - in *Science de la Logique*)

=> manifestation par laquelle l'intériorité est extériorisée et l'extériorité intériorisée
"Dans l'art, le sensible est spiritualisé, puisque l'esprit y apparaît sous forme sensible" - in *Esthétique* - I.

Nietzsche :

l'esthétique est une esthétique de la figure énigmatique,

héritière donc de la méthode des Grecs qui invoquaient les noms des divinités pour penser, donner corps à des phénomènes qui échappent par nature à la raison et à la formulation d'un concept.

=> sur le plan ontologique :

pour Nietzsche,

> art hellénique :

= une unité du monde

> au travers des deux figures d'Apollon et de Dionysos,

= une voie de déchiffrement de l'être

> à travers le conflit Apollon / Dionysos

i.e. la lumière de la belle forme contre les ténèbres du chaos.

Apollon, dieu de la sculpture,

=> unité et harmonie des phénomènes de l'apparence plastique du jour

Dionysos, dieu de la musique,

=> ce qui est inexprimable et s'apparente à l'indiscernable dans l'obscurité de la nuit

Tout au long de l'histoire de l'art, les formes apolliniennes et dionysiaques se côtoient (la sculpture grecque classique, les fêtes orgiaques) ou se confondent (la tragédie grecque).

=> rappel § 2 NT :

tout artiste est un « imitateur », c'est-à-dire soit l'artiste du rêve apollinien, soit l'artiste de l'ivresse dionysienne, ou enfin, — par exemple dans la tragédie grecque, — à la fois l'artiste de l'ivresse et l'artiste du rêve.

=> sur le plan éthique :

aux "esprits sérieux" qui considèrent l'art comme une futilité, Nietzsche répond :

J'affirme, moi, que je tiens l'art pour la tâche suprême et l'activité proprement métaphysique de cette vie, au sens où l'entend l'homme à qui j'ai voulu dédier ce

livre (Wagner), comme au lutteur sublime qui m'a précédé dans cette voie (Prométhée) - Naissance de la tragédie - dédicace.

Nietzsche écarte l'esthétique, philosophie des beaux-arts, pour lui préférer une esthétique faisant de l'existence une œuvre d'art grâce à la puissance dionysiaque :

Chantant et dansant, l'homme se manifeste comme membre d'une communauté supérieure : il a oublié la marche et la parole et il est sur le point de s'envoler en dansant par les airs. Son attitude exprime son enchantement. De même que les animaux maintenant parlent et la terre donne lait et miel, de même émane de lui quelque chose de surnaturel : il se sent tel Dieu, lui-même marche maintenant extasié, en lévitation, ainsi qu'il a vu dans ses rêves marcher les dieux. L'homme n'est plus artiste, il est devenu œuvre d'art : la puissance esthétique de la nature entière, pour la plus haute béatitude de l'Un-primordial, se révèle ici sous les frissons de l'euphorie.

[Singend und tanzend äußert sich der Mensch als Mitglied einer höheren Gemeinsamkeit: er hat das Gehen und das Sprechen verlernt und ist auf dem Wege, tanzend in die Lüfte emporzufliegen. Aus seinen Gebärden spricht die Verzauberung. Wie jetzt die Tiere reden, und die Erde Milch und Honig gibt, so tönt auch aus ihm etwas Übernatürliches: als Gott fühlt er sich, er selbst wandelt jetzt so verzückt und erhoben, wie er die Götter im Traume wandeln sah. Der Mensch ist nicht mehr Künstler, er ist Kunstwerk geworden: die Kunstgewalt der ganzen Natur, zur höchsten Wonnebefriedigung des Ur-Einen, offenbart sich hier unter den Schauern des Rausches.]

=> influence de Max Stirner et individualisme idéaliste - *L'Unique et sa propriété* (1844) = prophète « saint Max » de Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande*

qui prône l'avènement de l'Unique, le Je en lieu et place de Dieu et de l'Humanité (Feuerbach).

Influence nietzschéenne : Dans *L'Idéal Humain de l'Art* qui paraît en 1896, l'écrivain libertaire Gérard de Lacaze-Duthiers inventera le terme *Artistocratie* : est *artistocrate* tout individu qui fait de sa vie une œuvre d'art libre et désintéressée, au-dessus de toutes les limitations et de tous les partis.

II - LE GAI SAVOIR -1882

En 1878, en proie à de nombreux maux, Nietzsche quitte l'enseignement.

Après *Humain, trop humain* (1878), *Le voyageur et son ombre* (1879) et *Aurore* (1881),

Nietzsche publie *Le Gai Savoir* qui prépare *Zarathoustra* (1883).

Comme plus tard *Ecce Homo* (1886), *Le Gai Savoir*

=> texte "autobiographique",

> style empreint d'une joie qui semble dominer durant cette période de la vie de Nietzsche où les douleurs disparaissent.

> avant-propos du *Gai Savoir*, 2^o édition 1886,

=> interpénétration de la pensée et de la vie de Nietzsche :

[Cet ouvrage] *semble écrit dans la langue du vent de dégel : pétulance, inquiétude, contradiction, temps d'avril ; si bien qu'il rappelle constamment le voisinage de l'hiver autant que la victoire sur l'hiver, victoire qui vient, qui ne peut pas ne pas venir, qui peut-être est déjà venue... Il déborde de gratitude, comme si s'était réalisée la chose la plus inattendue, la gratitude d'un homme guéri ; car c'était bien la guérison la chose la plus inattendue. "Gai savoir" : cela signifie les saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue pression (...).*

Espoir de santé, ivresse, euphorie de la guérison,

=> retour de Dionysos.

Mais thème essentiel du *Gai Savoir*

=> titre du dernier aphorisme (§ 342) du livre IV : *Incipit tragoedia - Ici commence la tragédie.*

= *La naissance de la tragédie.*

=> avant-propos de 1886, Nietzsche reprend du reste l'exemple de la Grèce antique :

Ah ces Grecs ! Comme ils savaient vivre ! Cela demande la résolution de rester bravement à la surface, de s'en tenir à la draperie, à l'épiderme, d'adorer l'apparence et de croire à la forme, aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels... par profondeur !

=> C'est un "avertissement aux philosophes" :

On devrait honorer davantage la pudeur que la nature met à se cacher derrière l'énigme et les incertitudes.

... au lieu de chercher et de croire à la vérité comme valeur absolue, au lieu de croire au rationalisme universel :

§ 349 *ENCORE L'ORIGINE DES SAVANTS. (...) Si nos sciences naturelles modernes se sont à un tel point engagées dans le dogme spinozien [la Nature est Dieu = exclusion du Dieu transcendant] (en dernier lieu et de façon la plus grossière avec le darwinisme et sa doctrine incompréhensiblement unilatérale de la « lutte pour la vie » -) c'est probablement l'origine de la plupart des naturalistes qui en est cause : en cela ils appartiennent au « peuple », leurs ancêtres étaient de pauvres et petites gens qui connaissaient de trop près les difficultés qu'il y a à se tirer d'affaire. Le darwinisme anglais tout entier respire une atmosphère semblable à celle que produit l'excès de population des grandes villes anglaises, l'odeur des petites gens, misérablement à l'étroit. Mais lorsque l'on est naturaliste, on devrait sortir de son recoin humain, car dans la nature règne, non la détresse, mais l'abondance, et même le gaspillage jusqu'à la folie. La lutte pour la vie n'est qu'une exception, une restriction momentanée de la volonté de vivre; la grande et la petite lutte tournent partout autour de la prépondérance, de la croissance, du développement et de la puissance, conformément à la volonté de puissance qui est précisément volonté de vie.*

§ 373 *LA « SCIENCE » EN TANT QUE PREJUGE. (...) Qu'on se garde, avant tout, de vouloir débarrasser l'existence de son caractère ambigu : c'est ce qu'exige le bon goût, Messieurs [les matérialistes], le goût du respect avant tout, - ce qui dépasse votre horizon. Que seule soit vraie une interprétation du monde où vous soyez dans le vrai, où l'on puisse faire des recherches scientifiques (vous voulez au fond dire "mécaniques") et continuer à travailler selon vos principes, une interprétation qui admet que l'on compte, que l'on calcule, que l'on pèse, que l'on regarde, que l'on touche, et pas autre chose, c'est là une balourdise et une naïveté, en admettant que ce ne soit pas de la démence et de l'idiotie. (...) Une interprétation « scientifique » du monde, comme vous l'entendez, pourrait être par conséquent encore une des interprétations du monde les plus stupides (...).*

Nietzsche s'interroge

> sur la valeur de la connaissance par rapport à l'existence,

> sur la signification de cette sorte de "recadrage" de la croyance de l'opinion par l'instauration de la croyance "rationnelle" dans la vérité.

Se pose alors la question de la recherche de l'origine, de la généalogie.

Cette question de l'origine d'un phénomène culturel - comme la croyance en Dieu - prend toute sa dimension dans le *Gai Savoir* :

est-ce l'impuissance ou la puissance qui est à la source du phénomène ?

On a établi que si l'on est une personne, on a nécessairement aussi la philosophie de sa personne : mais il existe une nuance non négligeable. Chez certains, ce sont leurs faiblesses qui philosophent, chez d'autres, leur prospérité et leurs pouvoirs. Les premiers ont besoin de leur philosophie, soit comme une halte, un apaisement, un médicament, une délivrance, une élévation, un oubli de soi ; pour les autres, la philosophie n'est qu'un bel objet de luxe, dans le meilleur des cas les délices d'une reconnaissance triomphante qui in fine devra encore s'inscrire en majuscules cosmiques dans le ciel des idées. (GS - Avant-propos 2)

[Man hat nämlich vorausgesetzt, daß man eine Person ist, notwendig auch die Philosophie seiner Person: doch gibt es da einen erheblichen Unterschied. Bei dem einen sind es seine Mängel, welche philosophieren, bei dem andren seine Reichtümer und Kräfte. Ersterer hat seine Philosophie nötig, sei es als Halt, Beruhigung, Arznei, Erlösung, Erhebung, Selbstentfremdung; bei letzterem ist sie nur ein schöner Luxus, im besten Falle die Wollust einer triumphierenden Dankbarkeit, welche sich zuletzt noch in kosmischen Majuskeln an den Himmel der Begriffe schreiben muß.]

ex. : l'art :

A l'égard de toutes les valeurs esthétiques je me sers maintenant de cette distinction capitale : je demande dans chaque cas particulier : « Est-ce la faim ou bien l'abondance qui est devenue créatrice ? ». A première vue une autre distinction semblerait se recommander davantage (...) : savoir si c'est le désir de fixité, d'éternité, d'être qui est la cause créatrice, ou bien le désir de destruction, de changement, de nouveauté, d'avenir, de devenir. (...) Le désir de destruction, de changement, de devenir peut être l'expression de la force surabondante, grosse de l'avenir (mon terme est pour cela, comme l'on sait, le mot « dionysien »), mais ce peut aussi être la haine de l'individu raté, dans le besoin, qui détruit, qui est forcé de détruire, parce que l'état de chose existant (...) le révolte et l'irrite - pour comprendre cette passion il faut regarder de près nos anarchistes. (...) Ce dernier cas est le pessimisme romantique dans sa forme la plus expressive, soit comme philosophie schopenhauerienne de la volonté, soit comme musique wagnérienne : - le pessimisme romantique est le dernier grand événement dans la destinée de notre civilisation. (Qu'il puisse y avoir un tout autre pessimisme, un pessimisme classique - ce pressentiment et cette vision m'appartiennent, ils sont inséparables d'avec moi, étant mon proprium (ma propriété) et mon ipsissimum (mon moi le plus intime) : cependant mon oreille répugne au mot « classique », il est devenu beaucoup trop usé, trop arrondi, trop méconnaissable. J'appelle ce pessimisme de l'avenir - car il est en route! je le vois venir! - le pessimisme dionysien).

LES CROYANTS ET LEUR BESOIN DE CROYANCE. (...) Il me semble qu'aujourd'hui la plupart des gens en Europe ont encore besoin du christianisme (...). [L]es deux grandes religions du monde, le bouddhisme et le christianisme, pourraient bien avoir trouvé leur origine, et surtout leur développement soudain, dans un énorme accès de maladie de la volonté. (...) Dès qu'un homme arrive à la conviction fondamentale qu'il faut qu'il soit commandé, il devient « croyant » ; il y aurait lieu d'imaginer par contre une joie et une force de souveraineté individuelle, une liberté du vouloir, où l'esprit abandonnerait toute foi, tout désir de certitude, exercé comme il l'est à se tenir sur les cordes légères de toutes les possibilités, à danser même au bord de l'abîme. Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence .

=> L'enquête généalogique sur les origines du phénomène culturel amène Nietzsche à mettre en avant

> le sentiment de puissance (das Machtgefühl) :

> n'a de valeur que ce qui favorise la puissance de la vie.

=> Bilan métaphysique des courses :

> **l'annonce de la mort de Dieu.**

La démarche généalogique implique une régression constante qui de stade en stade aboutit à Dieu, source supposée de l'origine première.

=> aspect particulier de l'athéisme nietzschéen :

> Nietzsche ne dit pas

"Dieu n'existe pas".

mais :

Dieu est mort et nous en sommes les meurtriers.

108 - LUTTES NOUVELLES. — Après la mort de Bouddha l'on montra encore pendant des siècles son ombre dans une caverne, — une ombre énorme et épouvantable. Dieu est mort : mais, à la façon dont sont faits les hommes, il y aura peut-être encore pendant des milliers d'années des cavernes où l'on montrera son ombre.

124 - DANS L'HORIZON DE L'INFINI. — Nous avons quitté la terre et sommes montés à bord ! Nous avons brisé le pont qui était derrière nous, (...) Malheur à toi, si tu es saisi du mal du pays, comme s'il y avait eu là-bas plus de liberté, — et maintenant il n'y a plus de « terre » !

125 - L'INSENSE. — N'avez-vous pas entendu parler de cet homme fou qui, en plein jour, allumait une lanterne et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » — Comme il se trouvait là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, son cri provoqua une grande hilarité.

=> Si assassinat il y a, existence il y a eu.

La démarche généalogique pose avec la mort de Dieu la question du nihilisme : si Dieu est le fondement de toutes nos valeurs, de toutes nos croyances, de toutes nos "vérités",

=> quel devenir après sa mort ?

Pour Nietzsche, le nihilisme réside dans la lente prise de conscience de la mort de Dieu et de l'invalidation des valeurs établies dans la civilisation judéo-chrétienne :

> Dieu, Vérité, Bien, Mal, Beau, Juste, Vertu, Etre, etc.

Le nihilisme, c'est le triomphe grandissant de l'idée de néant

pendant la longue période intermédiaire où les hommes ne sont ni assez lucides ni assez audacieux pour créer leurs propres valeurs.

Ce sera le thème affirmatif du *Zarathoustra*.

=> 2 affirmations nietzschéennes :

A. *L'existence et l'univers ne sont éternellement justifiés qu'en tant que phénomènes esthétiques (= qu'en tant que phénomènes de l'ordre du sensible).*

B. GS - § 108 : *Dieu est mort ; mais tels sont les hommes qu'il y aura peut-être encore pendant des millénaires des cavernes dans lesquelles on montrera son ombre.*

La mort de Dieu, en effaçant le monde de la transcendance et des valeurs dites supérieures, confirme la première et constante affirmation de Nietzsche :

- > tout se joue du point de vue de l'existence humaine dans la sphère esthétique,
- > i.e. dans l'ordre du sensible.

=> retour à *Zarathoustra*.

Pour Nietzsche, la mort de Dieu n'est pas un fait vérifiable.

=> dans le champ philosophique nietzschéen, tout est de l'ordre de l'interprétation et non du vérifiable ("cachez ce sein que je ne saurais voir"), à l'opposé de l'empirisme positiviste.

Nietzsche ne dit pas : je ne vois pas Dieu, donc il n'est pas.

La mort de Dieu est une interprétation (au sens musical du terme) "perspectiviste", ouverte, non arrêtée à une signification, donc polysémique.

La mort de Dieu est difficilement imaginable :

=> dans toutes les civilisations, la nature du divin est définie par l'immortalité.

=> la mort de Dieu n'est pas réductible à la non-existence de Dieu, à son non-être.

=> la mort de Dieu est le résultat de l'euthanasie pratiquée par un christianisme dégénéré suite à sa condescendance pour les faibles, ce qui a favorisé l'avènement des "idées nouvelles".

III - DIEU PEUT-IL MOURIR ?

=> paradoxe pour Nietzsche et nous aussi.

=> analyse de ce paradoxe pour saisir la polysémie du thème de la mort de Dieu.

On l'a vu, l'affirmation de la mort de Dieu apparaît de façon explicite dans le *Gai Savoir* (§ 108) : *Dieu est mort et nous en sommes les meurtriers.*

=> **C'est donc un fait accompli.**

Mais qui n'atteint pas la conscience de tous, loin de là :

=> Dieu mort fait toujours question ("l'ombre")

= Dieu est à la fois mort et vivant.

=> pour Nietzsche, la mort de Dieu signifie que la question philosophique de son existence ou non n'a plus lieu d'être :

> *Aurore ; La réfutation historique en tant que réfutation définitive* (§ 95) :

[a]utrefois on cherchait à prouver qu'il n'y avait pas de dieu, - aujourd'hui on montre comment la croyance en un dieu a pu naître et à quoi cette croyance doit son poids et son importance : du coup une contre-preuve de l'inexistence de Dieu devient superflue. - Autrefois, lorsque l'on avait « réfuté les preuves de l'existence de Dieu » qui étaient avancées, le doute persistait encore : ne pouvait-on pas trouver des preuves meilleures que celles que l'on venait de réfuter : en ce temps-là, les athées ne savaient pas faire table rase.

=> *faire table rase* de cette question (Deleuze),

= faire table rase de toute démarche rationaliste

La plaisanterie de Stendhal (la seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas - in EH)

=> ambiguïté : tout en n'*existant* pas, Dieu *est*, puisqu'*excusable*.

=> *athéisme tranquille* nietzschéo-deleuzien = Dieu est un non-problème,

=> Dieu n'*existe* pas, il *est*.

=> paradoxe pascalien :

cherche à résoudre le problème de la Révélation

à démontrer rationnellement l'existence de Dieu,

et finit par exclure la foi du champ de la raison par une osmose Dieu/raison.

Peu importe *ce que Dieu est*, c'est-à-dire d'où il *provient*, sous quelle forme il se *montre*, autrement dit si et comment il *existe* : Dieu *est*./

la religion et la raison peuvent faire bon ménage

> [1]es hommes ont mépris de la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison.

la foi permet de dépasser les limites imposées par la raison, elle accroît le champ de la connaissance, elle est, pour tout dire, la raison à la puissance x :

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. (...) C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi.

=> Cette même ambiguïté permet à des chrétiens comme Karl Jaspers ou Emmanuel Mounier de revendiquer leur part de l'héritage de Nietzsche, du Nietzsche qui aspire au retour du *Dieu ancien des Juifs*.

La mort de Dieu conduit à se poser la question d'un nouvel espace, de la nouvelle modalité d'émergence du divin, que Nietzsche n'exclut pas (le retour du Dieu ancien des Juifs - GS).

Plus que dans l'athéisme, on est dans l'aséité (Dieu existe par soi) pascalienne :

S'il y a un Dieu il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapable de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est.

=> Lou Andreas Salomé :

> religiosité et autobéatification de Nietzsche.

IV - L'ESPRIT LIBRE

Nietzsche libéré de Dieu est-il pour autant un libre penseur ?

Non, et il se démarque *avec la dernière vigueur* de la libre pensée, des *idées modernes*.

=> *les nouveaux philosophes, esprits libres*

=> BM § 44 : *Nous sommes autre chose que des "libres penseurs", que des "liberi pensatori", que des "Freidenker", et ainsi de suite, quels que soient tous les noms que ces excellents défenseurs des "idées modernes" aiment à se donner.*

On doit se défaire du mauvais goût consistant à vouloir être d'accord avec beaucoup de monde. "Bien" n'est plus bien lorsque c'est le voisin qui l'a à la bouche. Et comment pourrait-il donc y avoir un "bien commun" ? Le mot se contredit lui-même : ce qui peut être commun n'a jamais que peu de valeur.

=> Stirner une fois encore n'est pas loin.

=> la mort de Dieu affranchit l'esprit de Nietzsche qui devient *esprit libre*

> *esprit libre* = esprit qui se libère par un acte de rupture ou de crise

=> *Humain trop humain - l'école du soupçon* (préface 1886) : *on a nommé mes livres une école du soupçon, plus encore, du mépris, heureusement aussi du courage, voire de la témérité.*

lorsque j'en ai eu besoin, j'ai pour mon usage inventé aussi les « esprits libres » à qui est dédié ce livre de découragement et d'encouragement tout ensemble, intitulé Humain, trop humain : des « esprits libres » de ce genre il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu (...). Qu'il pourrait un jour y avoir des esprits libres de ce genre, que notre Europe aura parmi ses fils de demain et d'après-demain de pareils joyeux et hardis compagnons, corporels et palpables et non pas seulement, comme dans mon cas, à titre de schémas et d'ombres jouant pour un anachorète : c'est ce dont je serais le dernier à douter. Je les vois dès à présent venir, lentement, lentement; et peut-être fais-je quelque chose pour hâter leur venue, quand je décris d'avance sous quels auspices je les vois naître, par quels chemins je les vois arriver ?

Nietzsche écrit dans *Par-delà Bien et Mal* (§ 44) :

Après tout cela, ai-je encore besoin de dire qu'eux aussi seront des esprits libres, de très libres esprits, ces philosophes de l'avenir, bien qu'il soit certain qu'ils ne seront pas seulement des esprits libres, mais quelque chose de plus, quelque chose de supérieur et de plus grand, quelque chose de foncièrement différent, qui ne veut être ni méconnu, ni confondu ?

=> annonce du Surhomme, l'homme du Par-delà Bien et Mal, l'homme immoral, extra-moral,

=> à l'opposé de

[l']espèce d'esprits très étroits, d'esprits bornés et attachés de chaînes, qui aspirent à peu près au contraire de ce qui répond à nos intentions et à nos instincts, (...). Pour le dire sans ambages, ils font malheureusement partie des niveleurs, ces esprits faussement dénommés « libres » — car ce sont les esclaves diserts, les plumitifs du goût démocratique et des « idées modernes » propres à ce goût. Tous hommes sans solitude, sans une solitude qui leur soit propre ; ce sont de braves garçons à qui l'on ne peut dénier ni courage ni mœurs honorables, si ce n'est qu'ils sont sans liberté et ridiculement superficiels, surtout avec cette tendance qui leur fait voir, à peu près, dans les formes de la vieille société, la cause de toutes les misères humaines et de tous les déboires : par quoi la vérité finit par être placée sur la tête ! Ce à quoi ils tendent de toutes leurs forces, c'est le bonheur général des troupeaux sur le pâturage, avec la sécurité, le bien-être et l'allègement de l'existence pour tout le monde. Les deux rengaines qu'ils chantent le plus souvent sont « égalité des droits » et « pitié pour tout ce qui souffre », et ils considèrent la souffrance elle-même comme quelque chose qu'il faut supprimer.

Mort de Dieu = libération de l'esprit => mort-libération

=> déconstruction sémantique et nouveau mode d'interprétation :

> la mort-libération déconstruit le système de valeurs de la métaphysique classique

> Bien et Mal = étalon de mesure de ce qu'est et de ce que fait l'Homme.

=> la mort de Dieu n'est pas un évènement ponctuel, c'est un fait perpétuel, un mouvement perpétuel

=> à l'aune de chacun, appropriable par chacun pour devenir "sculpteur de soi-même"

> et non élément anonyme du troupeau, produit labellisé d'un système de valeurs qui nivelle tout (christianisme et idées modernes).

=> la mort de Dieu pose Dieu non plus en maître extérieur de l'Homme, mais à l'intérieur, dans la quête de soi et de la sculpture de soi, en rapport avec ce que chacun a "en propre" (*proprium* et *ipsissimum*)

=> pour Nietzsche,

=> la valorisation de soi passe par l'affirmation et la conservation de soi

=> quête et discipline de soi (*Selbstsucht - Selbstzucht*)

=> antinomique par rapport à l'Autre et tout ce qui en relève (cf. Max Stirner et l'Unique)

V - ZARATHOUSTRA

L'homme de la mort de Dieu ne sait plus où il est (GS § 125)

=> il est déboussolé,

=> il est tout entier une question pour lui-même,

=> il perd son assurance ontologique.

=> analyse du § 125 : phrase affirmative réduite à sa plus simple expression (S+V+C) : *Dieu est mort*

suivie aussitôt par une avalanche de question (composition musicale)

= la mort-meurtre de Dieu = monstruosité,

= un deuxième renvoi du Paradis

=> **l'homme doit devenir "créateur de soi", "sculpteur de soi"**

car seul l'homme peut dans sa ponctualité individuelle produire une signification.

=> la mort de Dieu libère l'esprit mais reste entière la question du vers quoi.

=> nouveaux horizons pour le philosophe post-mort de Dieu

=> libérés de quoi, on le sait, mais libérés *pour (vers) quoi ?*

=> nouveaux horizons, nouveaux rivages = enthousiasme nietzschéen

=> avant-propos ASZ : Nietzsche pose le créateur-constructeur comme l'homme de l'avenir à l'opposé du croyant dont le vouloir n'est pas à la hauteur du pouvoir (rencontre de Zarathoustra et du vieux saint).

Des trois métamorphoses de l'esprit (chameau, lion, enfant) : (...) Mais dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion n'ait pas pu faire ? Pourquoi, faut-il que le lion sauvage devienne enfant ?

L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui se déroule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Oui, pour le jeu de la création, mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa propre volonté, celui qui a perdu le monde, veut gagner son propre monde.

Je vous ai nommé trois transformations de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant. —

Ainsi parlait Zarathoustra. Et en ce temps-là il séjournait dans la ville qu'on appelle : la Vache multicolore.

= *die bunte Kuh* = agglomération hors de la polis, Cité et Nation.

=> L'enfant (dans une Cité hors Etat) redonne au devenir son innocence. L'enfant joue et le jeu symbolise la vie comme étant la pulsion de créations aléatoires.

= on retrouve Schopenhauer par l'introduction du paramètre de la vie et du désir dans l'exercice philosophique, mais avec en plus l'optimisme du devenir.

=> l'homme se comprend aussi par son corps ("la grande raison") (cf. Onfray et hédonisme)

=> la rationalité du corps produit autant de sens et de signification que l'esprit.

=> on revient à l'esthétique, au sensible.

Dionysos

Nietzsche dénonce les prétentions de la raison à un savoir universel et donc à une domination de l'universel.

=> le perspectivisme nietzschéen, c'est la conception de l'interprétation pouvant offrir de multiples possibilités de significations.

=> L'interprétation n'est plus sous la coupe du Verbe dogmatique, du Logos universel.

=> l'interprétation relève de ce que Nietzsche appelle "le dangereux peut-être"

BM 2 : Quelle que soit la valeur que l'on attribue à ce qui est vrai, véridique, désintéressé il se pourrait bien qu'il faille reconnaître à l'apparence, à la volonté d'illusion, à l'égoïsme et au désir une valeur plus grande et plus fondamentale par rapport à la vie. De plus, il serait encore possible que ce qui constitue la valeur de ces choses bonnes et révérees consistât précisément en ceci qu'elles sont parentes, liées et enchevêtrées d'insidieuse façon et peut-être même identiques à ces choses mauvaises, d'apparence contradictoires. Peut-être ! — Mais qui donc s'occuperait d'aussi dangereux peut-être ! Il faut attendre, pour cela, la venue d'une nouvelle espèce de philosophes, de ceux qui sont animés d'un goût différent, quel qu'il soit, d'un goût et d'un penchant qui différeraient totalement de ceux qui ont eu cours jusqu'ici, — philosophes d'un dangereux peut-être, à tous égards. — Et, pour parler sérieusement : je les vois déjà venir, ces nouveaux philosophes.

=> le "dangereux peut-être" est différent du doute philosophique :

*> La méthode [cartésienne] est applicable à l'édification des sciences d'observation et d'expérimentation. Il faut procéder toujours par le **doute** philosophique, avec précaution, avec défiance. Il faut lancer son hypothèse en avant comme un colimaçon lance ses cornes pour sonder et palper l'espace. Dès qu'il sent quelque obstacle, il les retire pour les étendre de nouveau à côté, et cette figure représente l'état de tâtonnements dans lequel se trouve l'expérimentateur. Bernard, *Principes de méd. exp.*, 1878, p. 78.*

=> le "dangereux peut-être" participe d'une réintroduction du "croire" dans l'exercice philosophique.

=> le concept de vie avec sa caractéristique essentielle d'être volonté de puissance se substitue à Dieu

=> sortie de la métaphysique et entrée en scène de l'anthropologie

=> pour que la vie puisse croître selon sa propre dynamique pulsionnelle, sa puissance dominatrice ne peut être arrêtée par l'exigence morale du bien et du mal, expression éthique du divin.

=> le Dieu moral doit mourir pour permettre l'émergence du Dieu de la vie, Dionysos.

=> Nietzsche ne pardonne pas au christianisme de protéger des formes de vie affaiblies, et par là d'avoir favorisé l'avènement des "idées nouvelles".

GM I-16 : *Lequel des deux peuples a vaincu provisoirement, Rome ou la Judée ? Mais la réponse n'est point douteuse ; que l'on songe plutôt devant qui aujourd'hui, à Rome même, on se courbe comme devant le substratum de toutes les valeurs supérieures — et non seulement à Rome, mais sur toute une moitié de la terre, partout où l'homme est domestiqué ou tend à l'être — devant trois Juifs on ne l'ignore pas, et devant une Juive (devant Jésus de Nazareth, devant le pêcheur Pierre, devant Paul qui faisait des tentes et devant la mère du susdit Jésus, nommée Marie. (...)) Dans un sens plus décisif, plus radical encore, la Judée remporta une nouvelle victoire sur l'idéal classique, avec la Révolution française : c'est alors que la dernière noblesse politique qui subsistait encore en Europe, celle des dix-septième et dix-huitième siècles français, s'effondra sous le coup des instincts populaires du ressentiment(...) Il est vrai qu'il se produisit tout à coup, au milieu de ce vacarme, la chose la plus prodigieuse et la plus inattendue : l'idéal antique se dressa en personne et avec une splendeur insolite, devant les yeux et la conscience de l'humanité, — et encore une fois, mais d'une façon plus forte, plus simple, plus pénétrante que jamais, retentit, en face du mot d'ordre mensonger du ressentiment qui affirme la prérogative du plus grand nombre, en face de la volonté de l'abaissement, de l'avilissement, du nivellement et de la déchéance, en face du crépuscule des hommes, le terrible et enchanteur mot d'ordre contraire de la prérogative du petit nombre ! Comme une dernière indication de l'autre voie apparut Napoléon, homme unique et tardif si jamais il en fut, et par lui le problème incarné de l'idéal noble par excellence — qu'on réfléchisse bien au problème que cela est : Napoléon, cette synthèse de l'inhumain et du surhumain !...*

= GS § 362 : *Notre foi en une virilisation de l'Europe.*

Pour conclure

> Texte posthume (1888 - FP XIV - 89)

Dionysos contre le Crucifié : la voici bien l'opposition. Ce n'est pas une différence quant au martyre, mais le martyre prend un sens différent.

Dans le premier cas - Dionysos - la vie même, son éternelle fécondité, son éternel retour, détermine le tourment, la destruction, la volonté d'anéantir...

Dans l'autre cas, la souffrance, le "Crucifié", en tant qu'il est l'innocent, sert d'argument contre cette vie, d'acte de condamnation.

On le devine : le problème est celui du sens de la souffrance : sens chrétien ou sens tragique...

Dans le premier cas,- sens tragique - la souffrance doit être la voie menant à un être bienheureux, dans l'autre, - sens chrétien - l'être est tenu pour assez bienheureux en soi pour justifier même une somme monstrueuse de souffrances.

=> La Généalogie de la morale : "Un écrit polémique, pour compléter et éclairer *Par-delà le Bien et le Mal, récemment publié*".

Il y a donc une continuité thématique et analytique entre PBM et GM.

PBM

> expose la nécessité

- > d'un dépassement de la morale (*Jenseits von Gut und Böse*)
- > de ses valeurs absolues.

=> Ce dépassement n'est possible qu'après un démontage complet de toute morale, mettant en évidence les fictions, mensonges, illusions, intérêts qui la composent.

=> but de la GM.

> L'enjeu essentiellement anthropologique :

- > contribuer à l'établissement d'une théorie culturelle et historique du genre humain,
- > montrer comment l'humanité a pu devenir ce qu'elle est devenue : d'où vient-elle ?
- Comment a-t-elle été éduquée ?
- Comment s'est-elle dotée d'un esprit ?

=> Pour Nietzsche, l'homme, l'humanité, l'humanisme ne sont pas le dernier stade de l'histoire.

=> *Zarathoustra* a d'ores et déjà dévoilé l'identité de l'être du *Jenseits*, du *Par-delà* :
> **le Surhomme, der Übermensch.**

=> *Être nietzschéen*, explique Michel Onfray, *c'est penser à partir de Nietzsche*, ce qui implique de revisiter le concept du *surhomme*.

Georges Bataille écrivait :

Différente de celle du marxisme, la valeur que Nietzsche affirma n'en est pas moins de caractère universel : l'émancipation qu'il voulait n'était pas celle d'une classe par rapport à d'autres, mais celle de la vie humaine, en l'espèce de ses meilleurs représentants, par rapport aux servitudes morales du passé. Nietzsche a rêvé d'un homme qui ne fuirait plus un destin tragique, mais l'aimerait et l'incarnerait de son plein gré, qui ne se mentirait plus à lui-même et s'élèverait au-dessus de la servilité sociale. Cette sorte d'homme (...) serait en un mot l'homme entier, libéré des servitudes qui nous limitent. Cet homme libre et souverain, à mi-chemin de l'homme moderne et du surhomme, Nietzsche n'a pas voulu le définir. Il pensait avec juste raison qu'on ne peut définir ce qui est libre.

Le *Surhomme* de Nietzsche n'est pas la grande et belle brute blonde de nos fantasmes, mais le résultat d'un travail opéré par soi, sur soi, en soi, et pour soi, le fruit d'une *édification existentielle*, l'homme émancipé des croyances et de la morale parvenant à se situer par-delà le Bien et le Mal. Onfray à nouveau in *La Sagesse tragique (II, La grande santé – Portrait du surhomme)* :

Effrayant surhomme ! Il a valu à Nietzsche nombre de malentendus au cours du XX^e siècle. Dans une mer de sang et de violences, de guerres et de camps, de projets d'extermination et de génocides, le surhomme est souvent perçu comme la figure emblématique de l'horreur : du tortionnaire à l'officier nazi, du terroriste cynique pervers qui porte à son paroxysme la cruauté et la destruction. Pourtant, rien ne sent moins la poudre ni le sang que le surhomme nietzschéen. S'il est cruel, c'est uniquement sur le terrain philosophique parce qu'il est sans concession à l'égard du réel.

=> Le *Surhomme* a notamment un prédécesseur dans *L'Unique et sa Propriété* de Stirner : *Dieu et l'Humanité ont basé leur cause sur le néant, sur rien d'autre que Soi. Aussi baserai-je ma cause également sur Moi, dont le Je, aussi bien que Dieu, est la négation de tout autre, dont le Je est mon tout, dont le Je est l'Unique. (...) Je ne suis pas le néant dans le sens de la vacuité, mais le néant créateur, le néant à partir duquel Moi-même comme créateur, je construis tout. (...) A la porte donc, toute cause qui n'est pas, en tout et pour tout, ma Cause ! Vous pensez que ma Cause devrait être pour le moins la «bonne cause» ? Ce qui est bien, ce qui est mal ! Je suis moi-même ma cause, et je ne suis ni bon ni mauvais. Ces deux mots n'ont aucun sens pour moi.*

En se situant par-delà le Bien et le Mal, Stirner revendique donc en précurseur, pour l'accomplissement de l'Unique, l'*immoralité*.

Nietzsche, *le grand Immoral*, ne fera jamais référence à Stirner, ce qui, convenons-en, est bien ingrat.

Nietzsche est absolument *sans concession à l'égard du réel* : l'Antéchrist :

Qui est-ce que je hais le plus parmi la racaille d'aujourd'hui ? La racaille des socialistes, les apôtres tchandalas (dans le système de castes hindou (Lois de Manou), le dernier des derniers).

Pour Nietzsche, la notion de tchandala exprime des dégénérés de toutes les castes : *les excréments constamment rejetés, qui ne cessent de se reproduire entre eux, qui savent l'instinct, le plaisir, le sentiment de satisfaction qu'a le travailleur de sa petite existence, - qui*

le rendent envieux, qui lui inculquent la vengeance... L'injustice n'est jamais dans l'inégalité des droits, mais dans la revendication de droits « égaux »...
(Fragments posthumes, XIV)

Dans *La Sagesse tragique*, Onfray fait naturellement sien ce réel pour lequel notre Nietzsche-surhomme est sans concession :

Dans la hiérarchie du réel, le surhomme occupe la place supérieure. Dans l'échelle des forces, la base est minérale, végétale et animale. Les singes habitent les mêmes endroits que les hommes de l'idéal ascétique. (...) Leur logique est justement le désir de ressembler aux autres, être les autres, comme les autres. Leur leitmotiv ? La ressemblance et le conformisme. Leur loi ? L'instinct grégaire. Hommes de peu, figures de l'unidimensionnalité, ils se satisfont d'une existence d'héliotrope - fascination pour le commun et la reproduction.

Au-dessus de cette tourbe se trouvent les degrés les plus élaborés de la hiérarchie : le créateur, les volontaires, ceux qui marquent le monde de traits et de traces, les figures qui impriment au réel des balafres comme autant de repères pour une évolution. L'œuvre est leur souci. Parmi eux, on rencontre les conquérants ou les fondateurs d'Empire, les grandes individualités de la Renaissance, les monstres de la littérature ou de la composition musicale, les donneurs de formes au marbre ou à l'histoire, aux sons ou aux Etats. Ces hommes sont des prémisses du surhomme, ils laissent pressentir ce que pourrait être un Zarathoustra incarné.

Thème ontologique de l'Eternel retour : pour le Christianisme, le temps est rectiligne de la Création au Jugement dernier.

Nietzsche oppose à cette conception son idée de l'Eternel retour qui suppose un mouvement circulaire et donc perpétuel, se substituant à l'Eternité chrétienne : amener l'homme à imaginer le retour perpétuel (*da capo*) dans cette existence présente et en tous points implique qu'il est en plein accord avec cette existence.

Voici donc ce qui doit construire les valeurs morales (et individuelles) du Surhomme : une surmorale, une morale d'"artistocrate" et tout compte fait, d'aristocrate.

A l'image de la pensée nietzschéenne tout entière.